

CRÉTEIL

12

Avril 2010



- 3** *Moteur...
Ça tourne...
Action*
- 6** *Quand la vie tient
à un numéro*
- 13** *Le dernier
garde-champêtre
de Créteil*
- 20** *Hommage au
Docteur Casalis*

SE RACONTE



Moteur ... Ça tourne ... Action !



Photo :
Stephan Zaubiter
(Le Monde 2)

Une grande maison au bord de l'eau, le Bras-du-Chapître au bout du jardin, des promeneurs qui flânent, et une équipe de cadres (caméramans) à l'œuvre : nous sommes chez Michèle Suc, rue du Barrage. Mais pour l'instant, même Madame Suc ne se sent plus chez elle.

En effet, quand une équipe de tournage débarque à la maison, il faut prévoir des litres de café, et savoir ensuite se faire tout petit.

L'aventure a commencé en 1998. Madame Suc traverse alors une période difficile de sa vie, sur le plan financier. Elle repère un article dans le « Particulier pratique » sur des personnes qui louent leur maison pour des tournages de cinéma ou de télévision.

Il se trouve qu'elle possède une grande maison, bien située, avec une décoration typique des années 70. La maison a d'ailleurs été construite dans ces années là. Madame Suc et son compagnon Claude ont réalisé tous les aménagements intérieurs : cloisons, carrelages... (Claude, ébéniste de métier, est aussi à l'aise pour travailler le plâtre ou le ciment que le bois).

Elle prend des photos de sa maison et les envoie à des agences de casting de lieux de tournage. Ce type d'agence existe effectivement, comme existent des agences de casting de comédiens.





**À gauche,
le salon anglais.**
(archives familiales)



**À droite,
Jean-Paul Rouve
et Benoit Poelvoorde
extrait du film
« Podium »**

**Ci-dessous :
Omar et Fred
(archives familiales)**

Les potentialités de sa propriété sont vite appréciées, et un premier tournage a lieu chez elle : le clip du groupe de musique « Lofofora ».

D'autres tournages vont suivre, d'abord un ou deux par an, puis quatre, et jusqu'à huit l'an dernier.

Pour le film de Lisa Azuelos « LOL », avec Sophie Marceau, l'équipe est restée cinq jours. Des séquences du film « Podium » de Yann Moix ont également été tournées chez elle, ainsi qu'un clip avec Enzo-Enzo et Kent et un autre du groupe Indochine.



Omar et Fred, les deux protagonistes de l'émission « Service après-vente » de Canal Plus, sont également venus à plusieurs reprises. « On va finir par laisser nos chaussons ici » plaisantaient-ils ! C'est aussi chez Michèle Suc qu'ont été tournés les spots publicitaires pour la société « Neuf Télécom ». La publicité est une excellente école, souligne Michèle Suc. Il

faut concentrer l'humour en vingt secondes. Des séances de photos avec des mannequins sont aussi organisées pour des magazines comme « Elle » ou « Vogue ».





**Laëtitia Casta
et Michèle Suc**
(archives familiales)

La maison a vu passer aussi Mireille Darc pour une série policière, Laëtitia Casta (Madame Suc est prise en photo avec la comédienne), des séries télévisées comme « PJ » ou « Groupe Flag », ou encore un épisode de « Navarro ». Ils avaient préparé des tentes et un barbecue pour le déjeuner, se souvient Madame Suc, il y a eu un orage terrible. Le soir, ils ont fait la fête dans le grenier.

Il peut y avoir jusqu'à 75 personnes pour un tournage, explique-t-elle. En général, la régie s'installe dans la cuisine. Un tournage intérieur dure trois jours : une journée de repérage, une journée de tournage proprement dit (qui peut durer jusqu'à onze heures de suite), une journée de remise en état. Il faut plusieurs heures de travail pour préparer le plateau de tournage : électriciens et menuisiers s'activent. J'ai vu faire du ski dans ma salle à manger, se souvient-elle en riant. Un jour, en faisant un faux feu dans la cheminée, ils en ont déclenché un vrai dans la salle à manger.

Pendant quelques jours, il faut accepter de ne plus être vraiment chez soi, dit Michèle, mais j'aime les rencontres, l'ambiance des tournages, et les gens qui sont souvent très sympathiques.



L'aventure est parfois sur le pas de la porte !



Quand la vie tient à un numéro



**Au marché
de Saint-Maur/Créteil,
à la fin des années 30**
(archives familiales)

287 à Fresnes, 4479 au Struthof, 79224 à Sachsenhausen. Les souvenirs de Raymond Labadie sont marqués par ces moments où l'on sent que sa propre existence se résume à un numéro. « Je suis l'un des derniers résistants déportés de Créteil », m'a-t-il dit au téléphone. A 88 ans, il n'a rien perdu de son humour.

Il est né en 1921, à Paris, dans le 14^{ème} arrondissement. Il arrive à Créteil dans sa petite enfance. Son père, coiffeur de métier, exerce dans un salon, à l'angle de la rue Chéret et de l'avenue Laferrière. Raymond va à l'école Victor Hugo. Ses instituteurs sont Louis Guillaume, Louis Allezard, Marcel-Maurice Savignat, avec qui il passe le certificat d'études (mention bien), puis Amédée Laplace, « un professeur exceptionnel » précise-t-il. Il se souvient aussi de Monsieur Buchaille, son professeur de mathématiques à l'école Victor Hugo, qui lui disait « Labadie, vous êtes trop fort pour rester avec moi et trop bête pour aller ailleurs ».

Bientôt, Raymond fait ses premiers pas dans le monde du travail, comme aide-livreur. A 14 ans, il devient apprenti-électricien et restera 22 ans dans la profession. En 1936, la France ouvrière vibre, les premiers congés payés sont conquis.

Lorsque la guerre éclate, il a 18 ans. En quelques semaines, la France est envahie par les Allemands. Etant mobilisable,



Raymond risque de se retrouver prisonnier. Il choisit la liberté, enfourche son vélo et part pour le Périgord où il a de la famille.

Le voyage est mouvementé : les routes sont mitraillées, l'eau se fait rare, la nourriture aussi. Il se retrouve à aider une femme à accoucher en plein champ. Le bruit circule qu'un colonel aurait quitté Bordeaux pour l'Angleterre, d'où il exhorte les Français à s'opposer à l'occupant. Raymond rejoint Périgueux et sa famille paternelle, où il apprend que le Général de Gaulle appelle les Français à résister et à rejoindre son action. Après deux mois dans le Périgord, il rentre à Paris, où il sait pouvoir retrouver du travail, et des amis qui partagent ses idées. En Afrique, le capitaine Leclerc est à la tête d'une division. L'espoir revient.

Il commence à participer à des actes de résistance, avec d'autres jeunes comme Georges Mapataud, René Besse, ou encore Marguerite Camus qui tape les stencils permettant ensuite de tirer des tracts à la ronéo. Avec ses connaissances en électricité, Raymond est en contact avec d'autres camarades à qui il fournit du matériel de sabotage. Les jeunes Résistants ne se méfient pas assez et diffusent leurs tracts à dates et heures fixes, au risque d'être arrêtés comme Georges Mapataud qui sera déporté.



Convoqué pour partir au STO en Allemagne (Service du Travail Obligatoire), il prend les vêtements de travail et les chaussures qui lui sont attribués. Puis il gagne deux semaines de répit grâce à un certificat médical de complaisance, pendant lesquelles il tente de délivrer un résistant blessé et hospitalisé à Créteil, puis détenu à la Kommandantur, au château des Buttes.

Il doit disparaître, ou partir. Il décide d'entrer dans la Résistance officielle par l'intermédiaire de Monsieur Henri Koch et se met en contact avec un réseau FTPF. Les actions commencent : repérages, destruction de postes de DCA au pont de Sèvres et au pont de Saint-Cloud. Il rentre rarement chez lui, et toujours avec prudence. Pourtant, un soir, il se retrouve dans son jardin braqué par trois revolvers. Il lève les mains et laisse tomber, dans l'obscurité, son propre revolver et un paquet qu'il avait sous le bras. L'inspecteur lui ordonne de ramasser : il ramasse le paquet qu'il ouvre : des sardines fraîches pour ses parents ! Rires de ses assaillants ! (son revolver sera retrouvé bien plus tard par son jeune frère). Il est cependant emmené dans les locaux de la police judiciaire.

Nous sommes le 16 janvier 1943. Simone, sa sœur cadette, qui a 20 ans, a elle-même été arrêtée dans l'après-midi. Raymond



se doutait qu'elle était aussi dans la Résistance. Il la croise au service de l'anthropométrie (où l'on prend les empreintes des prisonniers), sans pouvoir lui parler. Il ne la reverra jamais. Simone sera déportée et décèdera à Ravensbruck, le 16 mars 1945, à 22 ans.

Le réseau entier (44 femmes et hommes) est décimé. Les interrogatoires se succèdent. On a trouvé sur Raymond un petit carnet écrit en langage chiffré. Il avoue le code. En fait, ce sont des histoires « salées » qu'il cachait à son jeune frère. On ne le prend pas au sérieux. Emmené à la prison du Cherche-Midi, il réussit à voir la date sur un calendrier, ce qui lui permet ensuite de se repérer dans le temps. Après deux semaines, il se retrouve isolé à la prison de Fresnes, cellule 287. Aucune nouvelle de personne, nourriture aléatoire, un peu de lecture (des livres religieux). Sept mois passent. Le 12 juillet (1943), on vient le chercher dans sa cellule, il croit sa dernière heure arrivée. En fait, c'est le départ en train pour la déportation. Il réussit à faire passer un message à sa famille. Arrivé à Strasbourg, transfert en camion, jusqu'à des baraquements.

Les prisonniers sont habillés de vêtements civils, avec un numéro qu'il faut connaître en allemand, et coudre sur la veste, avec un triangle rouge et la mention NN qui désigne des dé-



Simone Labadie
(archives familiales)

**Le village de Struthof,
avant la guerre**



tenus jugés dangereux et isolés de tous les autres. (la mention NN, en allemand « Nacht und Nebel », traduit par « Nuit et Brouillard », s'appliquait aux prisonniers jugés dangereux par les nazis). Il s'agissait essentiellement de Français, de Belges et de Hollandais, qui sont déportés, totalement isolés, ne recevant ni courrier, ni colis, ni nouvelles. Ils ignorent que leurs lettres ne sont pas transmises.

***l'entrée
du camp principal
à la Libération***

*(photos extraites
de l'ouvrage « Struthof »
de Robert Steegmann
collection Lise Pommois)*





Raymond Labadie se trouve au camp de Struthof, à Natzweiler, au-dessus du village de Schirmeck, en Alsace, le seul camp nazi sur le sol français. Plus de 52 000 détenus passeront par ce camp, l'un des plus meurtriers, avec 40 % de décès : conditions de vie très dures, maigre nourriture, travaux forcés, coups et humiliations diverses. La température avoisine les moins vingt degrés. Les détenus s'affaiblissent. Fin janvier-début février 1944, Raymond Labadie ne pèse plus que trente kilos. Il est déporté en Allemagne, à Sachsenhausen. Il se retrouve à faire la maintenance d'un central téléphonique à Berlin. En mai, les bombardements s'intensifient. Il apprend par radio le débarquement en Normandie, se retrouve à Leinitz, puis départ pour une destination inconnue. Un matin, les SS ont fui. Le groupe rencontre des Russes, puis ce sont les Américains. Raymond va mettre presque un mois à regagner Paris.

**Mariage de
M. et Mme Labadie
et noces de diamant**
(archives familiales).

Sa famille, qui le croyait mort, le retrouve avec joie. Il lui faudra six mois pour reprendre pied dans la vie. Après la guerre, il va se trouver élu comme conseiller municipal, un peu par hasard, car il avait accepté de figurer à la fin de la liste d'union républicaine. Mais des ennuis de santé et des désaccords politiques le feront démissionner rapidement. En 1948, il se marie. Le couple aura trois enfants.





Raymond Labadie
porte-drapeau
(archives familiales)

Aujourd'hui, il écrit des poèmes, évoque ses souvenirs, qu'il a tout fait pour oublier, en souhaitant que les nouvelles générations ne connaissent plus jamais une telle folie. Mais le monde est si peu sage !

*... Nous qui n'avons bélas qu'un avenir raté,
Les jeunes cherchent le leur, laissons les essayer,
Aidons-les à chasser les graines de discorde,
La misère, le racisme, tirent une même corde...
... Et plutôt que des casques, mettons sur leur chemin
Une main apaisante aux erreurs de demain, ...*

Extrait de « Nuits rouges »

*Tout est contraste dans cette vie
Depuis le jour jusqu'à la nuit,
Les hommes, les femmes, l'eau et le feu,
Dans l'univers ce n'est qu'un jeu,
Mais ici bas c'est la bantise,
Tu me ressembles ou je te brise...*

*...Tout ce passé qui se bouscule
Est-ce regret
Est-ce fierté
Ai-je bien agi, au bon moment ?
Le choix était sur la bascule
Etre esclave ou aller de l'avant...*

Extrait de « Réflexions d'après guerre »



Le dernier garde-champêtre de Créteil *ou l'histoire d'une époque révolue*



André Pisselet
(archives familiales)

C'est le portrait d'un homme droit, intègre, très estimé de ses concitoyens. Un « honnête homme au service de sa ville » ajoutent Jean-Pierre Pisselet et sa sœur, en parlant de leur père.

Monsieur André Pisselet est né en août 1910 à Surgy, dans la Nièvre.

Venus de Charenton, les grands-parents Pisselet se sont installés à Créteil, au 59 de la Grande-Rue, où ils tenaient une épicerie fine avec les parents d'André (actuellement, c'est un pressing, qui jouxte la MJC Village). Enfant, André allait, avec ses deux sœurs, chiper des cornichons et des gâteaux dans les réserves de la boutique.

Elève à l'école Victor Hugo, il prépare le certificat d'études avec l'aide de deux célèbres instituteurs, Messieurs Savignat et Allezard, et l'obtient avec mention très bien. Puis il entre en apprentissage d'orfèvrerie à Paris avant de revenir à Créteil, qui accueillait alors plusieurs spécialités de cette profession.

A partir de 1928, il est licencié au football club de Créteil, en compagnie de nombreux anciens élèves de l'école Victor Hugo. Créteil était à cette époque un gros bourg aux portes de Paris.





**L'épicerie
des grands-parents
Pisselet
dans la Grande Rue**
(archives familiales)

En 1931, il effectue son service militaire dans la marine, comme mécanicien à bord du croiseur de ligne « Le Tourville ». Il partage sa passion du football avec d'autres matelots en compagnie desquels il gagne le championnat d'escadre à Toulon.

Libéré des obligations militaires, il se retrouve sans travail lorsque surgissent les événements de 1936. Il entre aux PTT, comme facteur, pendant une courte période.

A son mariage, en 1934, il habitait avenue de la République, puis il emménage au 43 rue Paul-François Avet.





Puis, en 1939, c'est la déclaration de guerre avec l'Allemagne hitlérienne. Arrive l'ordre de mobilisation. Ayant servi dans la marine, il embarque à Lorient sur le navire « ville d'Oran ». Le bateau se rend à La Ciotat pour transporter des troupes coloniales, des chasseurs alpins et la Légion étrangère. Puis il part en campagne en Norvège. A travers les fjords, le corps expéditionnaire reçoit bombes et torpilles de l'aviation allemande.

**Les maraîchers
de Créteil**
(archives municipales,
Fond Mme Vincent)

Après des pertes importantes, c'est le retour en France. André Pisselet embarque à Brest, avec l'or de la Banque de France, sur la flotte de guerre française, direction l'Afrique : Dakar, Byzerte, puis Beyrouth... jusqu'au sabordage de la flotte dans la rade de Toulon.

Démobilisé à Marseille, il rejoint Créteil où il sollicite un poste de garde-champêtre en 1941. Pendant l'occupation, il est nommé à ce poste par le Maire, Monsieur Dassibat, et par la Préfecture de la Seine, puis assermenté sur le territoire de la ville. Créteil comprend alors des fermes importantes, des maraîchers et des horticulteurs à perte de vue.





**Le bombardement
de Créteil**
(archives municipales)

En ces temps de guerre, son rôle consiste à surveiller les champs proches de la gare de triage de Villeneuve-Saint-Georges. Les avions américains et anglais se trompent malheureusement de cible et bombardent Créteil et ses maraîchers, faisant beaucoup de dégâts et de nombreuses victimes civiles.

Un jour, dans les champs bombardés, Monsieur Pisselet voit tournoyer un avion de chasse allemand mitraillé en vol par l'aviation anglaise, et cherchant à atterrir. Une fois l'avion posé, il court à la rencontre du pilote pour le sauver. Celui-ci, très jeune, se trouve prisonnier de son cockpit bloqué. Monsieur Pisselet manque de se faire arracher les mains quant l'habitacle se décoince. Après de multiples efforts, il parvient à extirper de son appareil le pilote blême de peur qui, se croyant menacé, braque son revolver sur lui.

En 1950, ayant été exproprié de la rue Paul-Avet, André Pisselet se retrouve gardien du château de l'avenue de Ceinture, dont le propriétaire est Monsieur Parfondérie, le marbrier. Dans les années 1950, celui-ci vendra le Domaine aux Carmélites. Monsieur Pisselet aidera alors celles-ci à s'y installer et à entretenir ce vaste espace.



Ayant accès aux carrières de Créteil, Monsieur Pisselet s'y rend après sa journée de travail, pour y récupérer les briques endommagées par les bombardements, avec lesquelles il va construire sa maison rue du Général de Marbot.

Il a connu Georges Duhamel, et, en 1951, il participe à la cérémonie de commémoration avec la pose d'une plaque sur la maison des artistes de l'Abbaye de Créteil, rue du Moulin, à l'initiative de la municipalité de l'époque et de son Maire, Paul Casalis.

A l'occasion de ses permanences du samedi soir, il lui arrive fréquemment d'intervenir pour séparer les belligérants, lorsque des bagarres éclatent à la fin des bals, dans l'ancienne salle des fêtes. Il fait la police la nuit du 14 juillet.



Avec Monsieur Copier, responsable de l'état-civil, Monsieur Pisselet tient la bibliothèque, trois fois par semaine, et le soir. De temps en temps, Monsieur Laplace, l'instituteur, vient l'aider. Le père de Monsieur Pisselet était bibliothécaire à l'origine, et avait retranscrit ses souvenirs de la guerre 1914-1918, les batailles de la Somme et de Verdun.

**Inauguration
de la plaque posée
sur la maison de l'Abbaye**





À la salle des fêtes
(archives familiales)

En 1969, il est nommé brigadier-enquêteur. Il prête serment devant le juge de paix. Il est aussi chargé d'aller chercher les enfants à l'école. Il fait le recensement des cotes mobilières, travaillant pour le contrôleur des contributions. Seul à exercer cette mission, il fait tout Créteil à vélo, en porte à porte, et finit par être connu de tout le monde comme le loup blanc. Il est chargé un moment du service de la voirie.

Puis, à l'approche de la retraite, il sera surveillant des marchés de Créteil en tant que placier, où ses qualités humaines le feront apprécier de tous les commerçants.

Il aura marqué les mémoires à son échelle, dans les services de la ville, par sa modestie, son courage, son intégrité et sa simplicité. Sa gentillesse est unanimement reconnue, et ses collègues le désignent comme « le meilleur camarade », ce qui lui vaudra un diplôme de courtoisie française qu'il ira retirer à Paris. Il recevra aussi la médaille de la ville de Créteil en 1975.





Retraité d'un tempérament très actif, aimant rendre service, il cultive un petit lopin de terre sur le domaine du Port autonome de Bonneuil.

Enfants, se souvient son fils, on allait jouer dans le bois de Bonneuil.

**A droite
à la salle des fêtes
À gauche,
au bureau de la voirie
en 1958**

(archives familiales)

Très longtemps, Monsieur Pisselet a tenu quotidiennement son journal, écrivant dans la journée ses pensées sur des paquets de cigares ninas, puis les retranscrivant le soir sur de petits carnets.

André Pisselet, qui coulait des jours paisibles auprès de son épouse, dans leur maison rue du Général de Marbot, vient malheureusement de nous quitter à la veille de son 100^{ème} anniversaire.

A travers ces souvenirs qui se mêlent à quelques évènements majeurs du XX^{ème} siècle, c'est une page d'histoire qui se tourne, reliant l'ancien Créteil à celui d'aujourd'hui.



Hommage au Dr. Paul Casalis, *un homme tout dévoué* *à ses patients et à sa Commune*



« Dès le début, notre père s'est singularisé en naissant un 29 février », me racontent la fille aînée et le fils de Paul Casalis.

Né le 29 février 1904, à Paris, Paul Casalis est originaire d'une famille protestante, venue du Béarn, et huguenote de longue date. Jeune homme, il s'oriente vers la médecine. En 1930, il épouse Suzanne Dejarnac. Il s'installe à Créteil, comme médecin généraliste, en octobre 1932, au 5 rue Octave du Mesnil, où il succède au Docteur Boniface.

Mobilisé en septembre 1939 comme médecin lieutenant de réserve, il participe notamment au combat de Saint-Germain-sur-Meuse, puis il est fait prisonnier le 18 juin 1940 et assure le service chirurgical de l'hôpital Saint-Charles-de-Commercy.

Libéré en octobre 1940, il reprend sa clientèle à Créteil, et adhère à plusieurs mouvements de résistance.

Pendant la guerre, il partage une voiture avec le docteur Pinel. Malgré le couvre-feu, il n'hésite pas à sortir la nuit pour faire des visites à domicile. Il se rend aussi parfois auprès du cirque Bouglione, qui est installé au Mont-Mesly. La famille ne disposant pas d'une cave, pendant les alertes, elle se rend avec les quatre enfants au numéro 1 de la rue, chez Madame Monglon, qui en possède une.





En novembre 1943, il quitte Créteil quelques temps pour éviter son arrestation par les Allemands. Il s'occupe activement des réfractaires au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire), et est inscrit comme médecin lieutenant des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), il sera également Compagnon de la Libération et membre du R.P.F. (Rassemblement du Peuple Français).

**Les bombardements
de 1944**
(archives municipales)

En avril 1944, lors du bombardement de Créteil, il sort sous les bombes, malgré les supplications de sa fille aînée Jacqueline, pour porter secours aux blessés. Jacqueline se souvient encore de la peur intense qu'elle ressentit cette nuit là, des portes et fenêtres qui claquaient à chaque explosion, de leur chien Miro qui hurlait à la mort. Longtemps après la fin de la guerre, elle revivra cette peur et fera encore des cauchemars.





À l'hôpital des Diaconesses
(archives familiales)

**Inauguration de la rue
du Général Leclerc en 1948**
(photo :
Modern' studio Gaston)



En 1948, Paul Casalis est électeur comme délégué au Conseil de la République sous De Gaulle. Il a été élu maire de Créteil le 18 mai 1945, réélu le 19 octobre 1947, puis le 26 avril 1953, mais il démissionne du poste de maire, pour rester simple conseiller municipal et consacrer son temps à ses patients. Il donne également des cours aux infirmières de l'hôpital des Diaconesses, à Paris XII^{ème}. Bien que de religion protestante, il lui arrive de remplacer le docteur Corbin pour aller soigner les sœurs au Carmel.



**Article de
Georges Duhamel**
(France illustration,
17 novembre 1951)

En 1951, c'est lui qui prononce le discours consacré au mouvement des artistes de l'Abbaye de Créteil, tandis que Monsieur Pisselet, le garde-champêtre, dévoile la plaque commémorative apposée sur la maison de la communauté d'artistes, rue du Moulin.

Suzanne Dejarnac, l'épouse de Paul Casalis, fut professeur d'anglais et de phonétique à Paris. De santé fragile, elle arrête de travailler pour seconder son mari. Très bonne maîtresse de maison, elle reçoit sa nombreuse famille, ses amis, ainsi que les confrères et les quelques notables du canton. Elle se consacre à l'éducation de leurs quatre enfants.





**Fête de la Croix-Rouge
décembre 1951**
(photo : Studio Jean-Claude)

La maison de la famille Casalis, au 5 rue Octave du Mesnil, possédait un grand jardin avec notamment un superbe noyer, un figuier, des fruits et des légumes, des poules, des lapins, des pigeons, voire un cochon ! En face, il y avait le presbytère entouré d'un terrain très boisé. Depuis la maison, on pouvait regarder passer les communiantes faisant retraite. Monsieur et Madame Casalis étant locataires de la propriété, après le décès du Docteur, la famille devra déménager et s'installer plus à l'étroit au numéro 3, qui abritait le cabinet médical.

Jacqueline, la fille aînée, son frère Yves et ses sœurs ont tous été très marqués par la personnalité de leur père, son dévouement de médecin. Il avait l'esprit très ouvert, œcuménique. C'était un rassembleur.

N'ayant pas le temps d'assister au culte le dimanche matin, il envoyait sa fille à sa place, dans la paroisse protestante de



**Dans son bureau,
à la Mairie**
(archives familiales)



Charenton. La vie de médecin de famille est un vrai sacerdoce, jamais vraiment de repos, très peu de vacances. « Notre père mangeait rarement avec nous, il était toujours auprès de ses patients ». Ne se ménageant guère, Paul Casalis prenait trois fois la dose maximale de médicaments, lorsqu'il était malade, afin d'être sur pied le plus vite possible. Inlassablement dévoué à ses patients de Créteil et des communes voisines pendant plus de 25 ans, il décèdera prématurément d'une longue maladie en 1958, à l'âge de 54 ans.

Après avoir hésité entre une carrière de professeur d'anglais (comme sa mère) et celle de médecin, Jacqueline deviendra médecin à son tour, en pédiatrie puériculture, travaillant au centre de PMI « Casalis », puis sera médecin-conseil auprès de la Sécurité Sociale. Elle se souvient de son enfance à Créteil, des heures qu'elle aimait entendre sonner au clocher de l'église. Elle allait au Cours Sévigné, école catholique tenue par les demoiselles Ripault, rue du Général Leclerc. Monsieur Dassibat y assurait les cours de gymnastique.

Jacqueline et Yves se souviennent de la famille Vajou, gros propriétaire terrien, de Monsieur Valentin, qui tenait avec sa femme une pharmacie située en face de l'ancienne mairie





ainsi qu'un laboratoire d'analyses. Il travaillait également à l'hôpital intercommunal dont Paul Casalis était administrateur. Les enfants Casalis allaient en classe avec les enfants Valentin, entre autres. Parmi les fêtes du village, on appréciait particulièrement la retraite aux flambeaux, le 13 juillet, dont le défilé partait jusqu'à la « pelouse » (l'actuel stade Desmond) où l'on s'installait pour regarder le feu d'artifice, enroulé dans une couverture.

**Sur le perron
de la Mairie**
(archives familiales)

Ils se souviennent aussi des inondations sur les bords de Marne avant la construction des digues, de la passerelle qu'ils prenaient pour aller au lycée Marcellin Berthelot à Saint-Maur.



On se promenait au Bras-du-Chapitre. On faisait du canoë. Pendant et après guerre, on allait encore chercher du fromage et du lait à la ferme Pagès, avec le pot à lait en alu. Yves et ses deux plus jeunes sœurs ont fréquenté l'école Victor Hugo. Le marché permettait de rencontrer amis et connaissances. A la salle des fêtes, le Docteur Casalis ouvrait le bal, en tant que maire. C'est à cette occasion que Jacqueline a eu sa première robe longue. Bien que modeste danseuse, il lui fallait participer au bal.

Jacqueline a habité un temps rue du Puits-Georget, ses enfants fréquentaient l'école Victor Hugo. Son fils est revenu habiter à Créteil Village, dans la « Grande Rue ».

Yves et Jacqueline rencontrent encore souvent des anciens clients de leur père dont ils se souviennent toujours avec émotion.

Vivant maintenant à Sucy -en-Brie, Jacqueline retrouve Yves à Créteil pour évoquer la mémoire de leurs parents, en particulier de ce père dont la ville a gardé un souvenir si vif qu'elle lui a consacré une avenue au Mont-Mesly.

Soulignons l'épithaphe inscrite sur sa tombe : « J'ai combattu le bon combat... J'ai achevé ma course » qui résume bien sa vie.





La création des recueils « Créteil se raconte » est née de l'opération « Créteil se raconte » initiée par les Bibliothèques de Créteil en 1999 et 2000, en collaboration avec de nombreux partenaires.

« Créteil se raconte » remercie chaleureusement toutes celles et ceux qui ont bien voulu apporter leurs témoignages,
Yves Casalis, Jacqueline Ledanseurs-Casalis,
Raymond Labadie, Jean-Pierre Pisselet, Michèle Suc,
ainsi que Françoise Wyss
pour sa collaboration à ce numéro,
et les services municipaux qui ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Si vous désirez vous procurer les numéros précédents
ou si vous voulez vous aussi apporter votre témoignage,
n'hésitez pas à nous contacter...

« CRÉTEIL SE RACONTE »

Direction de la Culture :
Hôtel de Ville - Place Salvador Allende - 94010 Créteil Cedex
Téléphone : 01 58 43 38 15
ou : 01 58 43 38 01

E-mail : christiane.belert@ville-creteil.fr

Direction des Bibliothèques :

22, rue de Mesly
94000 Créteil

Téléphone : 01 42 07 52 52

Fax : 01 42 07 52 29

E-mail : bibliotheque.creteil@agglo-plainecentrale94.fr



Réalisation :

Direction de la Culture

Rédaction :

Christiane Béleret

Mise en page et Impression :

 Imprimerie Municipale